

# Relation : le premier journal est imprimé à Strasbourg en 1605

(Par Patrick Kintz) – Tous les Strasbourgeois connaissent la place Gutenberg d'où s'élève la statue de celui à qui l'on attribue – au demeurant par erreur – l'invention de l'imprimerie. Il n'est pas moins vrai que l'imprimerie strasbourgeoise a connu un véritable âge d'or à la fin du Moyen Âge et durant le XVI<sup>e</sup> siècle. C'est donc dans un environnement plus que favorable que, pour la première fois au monde, parut un journal à parution régulière, reprenant les dépêches de toute l'Europe.



L'histoire commence chez un imprimeur, du nom de Johann Carolus, fils de pasteur, qui avait acquis l'entreprise installée dans un immeuble qui existe toujours à l'angle de la rue des Cordonniers et de la rue des Serruriers à Strasbourg.

La « Relation » telle était son titre, est ainsi devenue le premier hebdomadaire imprimé. En effet, bien que l'on parle de journal, il ne s'agit pas d'un quotidien. Son originalité est sa parution régulière. La langue utilisée est exclusivement l'allemand. Certes, et bien avant, ont paru des libelles, des pamphlets de toute sorte, mais à titre occasionnel.

## Le contenu

Contrairement aux news contemporains, il n'y avait pas d'articles de fond avec des commentaires et des prises de position politiques ou religieuses. On est plus près des brèves de toute nature de l'Agence-France-Presse. Des faits, des bruits de toute nature et provenant de l'Europe entière, voire au-delà, le tout sur quatre pages. À l'origine, il n'y avait qu'exceptionnellement des informations locales. Ce n'est qu'au cours de la guerre de Trente Ans qu'elles apparaissent sous la forme d'indications d'ordre militaire. Par contre, le lecteur apprend les actes de piraterie sur les rives de la Méditerranée, l'accueil de la suite fastueuse de l'ambassadeur turc à Vienne, le retour en Espagne des navires en provenance d'Amérique, les conflits religieux en Hongrie, l'invention d'une lunette par un certain « Signor Galileo » de Florence, les audiences du Pape Paul IV, un homme a poignardé à Naples trente personnes dont sa jeune femme, tremblement de terre à Rhodes, trois mosquées ont brûlé à Constantinople...

## **Les correspondants**

Chaque numéro comportait des informations envoyées chaque semaine depuis Cologne, Rome, Venise, Vienne et Prague, parfois plus rarement d'autres localités.

Chaque correspondant rassemblait des nouvelles de provenances diverses. Par exemple, de Venise parvenaient des échos de Constantinople et du Proche-Orient. Le correspondant de Cologne traitait l'Allemagne bien sûr, mais aussi les nouvelles venant d'Amsterdam, d'Anvers, de Bruxelles et de Paris. Ceux de Vienne et de Prague citaient les Turcs, les Hongrois, les Moraves, les Tatars...

## **La rapidité**

Nous sommes au début du XVIIe siècle. Et l'instantanéité contemporaine était hors de question. On sait combien de jours étaient nécessaires pour recevoir un courrier, avec une fourchette assez ample ! Par exemple de Prague, il fallait compter entre 9 et 31 jours (!), de Vienne entre 14 et 24, de Francfort de 3 à 9. Bien évidemment, tout ceci était apporté par cheval (sans vapeur) et le courrier ne partait pas chaque jour.

## **La découverte de Relation**

En 1955, François Ritter a écrit une « histoire de l'imprimerie aux XVe et XVIe siècles. Il écrivait que Jean Carolus a fondé un journal qui est considéré comme le plus ancien que l'on connaisse ».

Jusqu'à la fin du XXe siècle, les historiens affirmaient que deux hebdomadaires avaient été créés en 1609 dont l'un à Strasbourg. Des recherches plus récentes ont permis de reconnaître l'antériorité, en 1605, à Strasbourg. En effet, Carolus avait demandé au Magistrat (les autorités de l'époque) – alors qu'il publiait son journal depuis quelques semaines – d'interdire aux autres imprimeurs et éditeurs de servir des nouvelles ordinaires pendant dix ans (!) sous menace d'une forte amende. Il avait cependant le bon sens de ne viser que les nouvelles qui lui parvenaient régulièrement. Les autorités ont rejeté cette demande en 1605. Le document existe aux archives de la ville.

On sait qu'il s'agissait véritablement d'un hebdomadaire : il existe deux collections quasi complètes des années 1609 (bibliothèque universitaire de Heidelberg) et 1612 (bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg).

Et cette histoire prend fin en 1681... (pour plus d'informations : Saisons d'Alsace, n° 100, juin 1988, pages 9 à 14 ; « regards sur l'histoire de l'Alsace du XVIe au XXe siècle », édition de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie, par le professeur Jean-Pierre Kintz, à qui j'adresse un fraternel salut, qui a découvert la Relation avec Martin Welche, directeur du musée de la presse de Meersburg). Patrick Kintz

---

## La langue de l'Alsace

(Par Jean-Marie Woehrling) – Le bureau du Conseil culturel d'Alsace a tenu le 10 février 2017 un débat sur la définition de la langue régionale. Après une vive discussion, à titre de compromis, ses membres se sont ralliés de guerre lasse à une définition adoptée par la Région Alsace et les Départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin en conclusion des Assises de la langue et de la culture régionales :

*« La langue régionale de l'Alsace est une langue de racine germanique sous la forme écrite et orale des dialectes alsaciens et de la langue allemande sous sa forme standard »*

Cette définition laisse cependant entières les différences d'approche. On peut dire que quasiment tous les membres du Conseil culturel sont d'accord pour considérer que sous le « label » formel de « langue régionale d'Alsace », il faut promouvoir à la fois les dialectes et l'allemand standard. Tous sont d'accord pour souligner aussi bien la dimension émotionnelle et intime des dialectes que l'importance communicationnelle du standard. Malgré cela, les esprits se séparent sur le rôle et la nature de ces deux composantes :

- Il y a une tendance pour laquelle les dialectes forment une langue autonome, la seule que les Alsaciens ressentent comme étant la leur propre, l'allemand étant une langue « de référence », (*« l'allemand standard est la langue de référence de tous les dialectes » ; arrêté du 29 décembre 2007*) utilisée à l'école et en vue d'une utilisation fonctionnelle (économie, échanges, etc.) mais que les Alsaciens ne reconnaîtraient plus comme leur langue, alors même qu'il en était ainsi dans le passé. Seule la « langue alsacienne » dans sa forme dialectale correspond au sentiment d'identification des Alsaciens, à la dimension culturelle et aux traditions propres à l'Alsace (théâtre, poésie, chant, danses, cuisine, etc. spécifiques à l'Alsace).

- Face à cette position, nous défendons la conception d'une langue unitaire qui inclut un niveau formalisé (avec un standard partagé sur le plan de l'aire germanophone) et un niveau dialectal (des parlers communs à des groupes territoriaux déterminés). Ces deux niveaux s'enrichissent réciproquement, les fonctions sociales de la langue se partageant entre ces deux niveaux. La culture de l'Alsace se définit par une rencontre des deux mondes culturels français et allemands : cela implique de considérer chacun de ces deux mondes comme constitutifs de l'Alsace. Dans cet esprit nous considérons que l'Alsace a deux langues : le français et l'allemand (standard et dialectes). Pour chacune de ces deux langues, nous revendiquons à la fois leur dimension culturelle planétaire et notre pratique locale (accent, alsacianismes, dialectes, etc.).

Nous comprenons le ressenti de ceux qui peinent à reconnaître l'allemand comme langue de l'Alsace. Nous ne méconnaissions nullement ce sentiment. Mais nous pensons que le « ressenti » ne peut, dans ce domaine comme dans d'autres, être le seul fondement d'une politique. Le ressenti actuel est le résultat d'un conditionnement culturel qui nous a été imposé. Le même ressenti conduit les jeunes générations d'Alsaciens à rejeter également les dialectes comme étant quelque chose qui leur est étranger. Nous opposons au ressenti l'exercice d'un choix raisonné fondé sur l'analyse objective d'une situation et sur la connaissance des mécanismes concrets de développement de disparition des langues telles que nous pouvons les observer dans des situations territoriales comparables.

Si nous ne voulons pas nous résigner au contexte actuel d'appauvrissement du patrimoine linguistique de l'Alsace, il faut nous concevoir une vraie politique linguistique ambitieuse et cohérente. La conception d'une langue de l'Alsace constituée par un conglomerat de dialectes en relation de plus en plus lointaine avec une langue allemande conçue comme simple « langue de référence » ne constitue pas une base possible pour une telle politique : nous le savons bien, une telle perception n'a pas permis de formuler des revendications efficaces et peut tout au plus servir de cadre à un certain nombre de « soins palliatifs » pour laisser ce patrimoine linguistique mourir plus paisiblement. Les derniers Alsaciens pourront se consoler avec quelques gadgets qui n'ont aucun effet sur la société locale telle qu'elle est.

Une politique linguistique efficace, c'est-à-dire qui restaure un bilinguisme réel pour une partie significative de la population, ne peut se construire que si l'on inclut sans réserve le standard dans la langue à promouvoir

Notre affection pour les dialectes n'est pas moindre que celle de ceux qui mettent en avant le fait que l'allemand standard n'est pas perçu comme la langue de la région. À la suite de

nos grands anciens (Eugène Philipps, André Weckmann, Adrien Finck) nous considérons que la connaissance du standard allemand est une nécessité pour la survie des dialectes. Mais sa connaissance purement fonctionnelle ne suffit pas ; il faut que la relation entre standard et dialecte soit restaurée. Cette condition ne peut être réunie si on ne reconnaît pas que nous avons affaire à une seule langue qui se manifeste sous différentes formes. La même dualité existe d'ailleurs pour le français et toutes les langues en général. Nos amis Bretons, Occitans, Basques, connaissent comme nous un standard et des dialectes ; comme nous, ils savent que le standard est indispensable à la survie des dialectes.

La distinction entre dialectes, seuls constitutifs de la « langue alsacienne » et l'allemand standard, simple « langue de référence », conduit à percevoir ce dernier comme un concurrent voire comme une menace des premiers : en développant les classes bilingues on aurait marginalisé les dialectes. La vérité, c'est que c'est la conception que se fait l'éducation nationale de l'allemand (langue internationale) qui la conduit encore aujourd'hui (malgré quelques belles phrases dans des circulaires) à refuser toute place aux dialectes (perçus comme facteurs de discrimination). Alors que la reconnaissance de l'unité entre dialectes et standard permet de faire « flèche de tout bois » : il faut faire usage de toute forme disponible de la langue régionale : dialectes là où ils existent encore, enseignants germanophones étrangers s'ils sont disponibles, enseignants alsaciens même si leur germanophonie est parfois mal assurée, etc. De Holderith à ABCM en passant par Weckmann, les partisans de l'allemand langue régionale ont toujours cherché à donner la meilleure place effectivement possible aux dialectes ; si le standard ne permet pas toujours de revivifier un dialecte moribond, il n'y a pas de cas où il lui a été nocif.

Les dialectes sont des variétés linguistiques qui permettent à leurs locuteurs de se reconnaître comme membre d'un même groupe

C'est un aspect fondamental. Mais aujourd'hui ce ne sont pas seulement les compétences linguistiques qui diminuent, c'est aussi la cohérence effective de ces groupes. Il est illusoire de vouloir reconstituer la communauté alsacienne à travers un dialecte alsacien. Il est pourtant très important de renforcer entre tous les habitants de l'Alsace (devenus très hétérogènes) un sentiment de communauté. Ce projet culturel commun tourné vers l'avenir, cette reconstitution d'une personnalité régionale a nécessairement une dimension linguistique. Mais dans la complexité actuelle de la société régionale, les dialectes et le standard se rapprochent, voire s'identifient face à des « concurrents » de plus en plus puissants ; français, mais aussi anglais. Ce ne sont pas les difficultés rencontrées par les dialectes qui affaiblissent la communauté locale. C'est la dissolution de la communauté locale

qui conduit à la disparition des dialectes. Il faut donc un projet linguistique qui passe par un renforcement de la personnalité régionale et qui en inclut toutes les compétences. Cela implique d'y intégrer le standard autant que les dialectes.

Ce projet linguistique, il doit être pour nous le même que pour les Suisses alémaniques, les habitants de la communauté germanique de Belgique, les habitants du Tyrol du Sud : un ancrage fort dans le standard pour donner le plus de force possible au dialecte. Comme eux, il ne faut pas avoir peur d'appeler notre langue par son nom plutôt que de recourir à une périphrase compliquée que personne n'écoute ni ne comprend. Ces territoires se définissent comme « deutschsprachig ».

Nous pouvons appeler notre langue régionale « allemand d'Alsace »

Pour nous comme pour les Suisses germanophones, cette reconnaissance n'a rien à voir avec une appartenance nationale. Elle exprime avec justesse notre identité régionale qui n'a jamais été repli sur le local mais ouverture européenne tant vers l'est que vers l'ouest. Jean-Marie Woehrling

---

## Lettre à un jacobin impénitent

(Par Patrick Kintz) – Je vous remercie de m'avoir envoyé votre longue analyse relative à la dénomination du Conseil culturel d'Alsace.

J'ai lu attentivement vos propos et vous avoue – mais ne le répétez pas trop fort – que je lis un texte aussi long sur ce sujet pour la première fois.

Cela pour vous dire que je trouve le débat que l'on retrouve dans la discussion autour de la mention à apposer sur les panneaux indicateurs à l'entrée de notre ville (Strasbourg – Strassburg- Strossbüri) incompréhensible, dérisoire et passionnel.

Avant d'aborder ces trois points, je voudrais préciser que je n'ai aucune compétence dans les domaines linguistique, artistique, philosophique ou historique. Je suis donc comme l'immense majorité de nos concitoyens sauf à me reconnaître d'un attachement viscéral à notre région, et plus encore à la ville de Strasbourg, même si, et peut-être d'autant plus que j'ai passé une partie de ma vie professionnelle en « vieille France ».

Donc incompréhensible :

En effet, que le génial Arnold, l'immense Weckmann, le regretté Germain ou l'excellent Roger Siffer aient écrit en dialecte ne me paraît pas un argument pour évacuer « l'allemand standard » comme référence scripturale. Ce sont des artistes dans leur domaine et cette façon de faire reste minoritaire.

Mes parents, d'extraction plus que modeste, avec lesquels je n'ai jamais parlé en français (ni en allemand...) étaient, à leur niveau, parfaitement bilingues. Lorsqu'ils communiquaient avec la famille éloignée géographiquement (c'est-à-dire jusqu'à Graffenstaden ou dans le Kochersberg !), ils écrivaient dans la langue de Goethe (pas dans son style...) !!! L'édition « bilingue » des DNA que nous n'avions pas à la maison est bien en allemand...

Lorsque le recteur Deyon a formalisé sa définition en 1985 (et qui est toujours reproduite sur le site de l'OLCA), je n'y ai vu que la reconnaissance (très tardive due aux réminiscences de la 2e guerre) d'une évidence. Je m'en tiens toujours là...

Ensuite dérisoire :

Que changerait à la face du monde l'ajout de deux mots écrits en langue allemande pour notre Conseil culturel ?

N'y aurait-il pas pour notre commission « transfrontière » (il faudra trouver une dénomination plus seyante) un avantage lorsqu'on entrera en contact avec nos voisins du pays de Bade ou de Bâle ?

Je voudrais réagir sur deux affirmations de votre part (alors que je peux avaliser tout le reste...en arrivant à une conclusion différente...).

1. « La situation de l'alsacien est aujourd'hui comparable au *Schwytzerdütsch* ». Là, je ne comprends pas : le dialecte suisse allemand est beaucoup plus parlé que le nôtre. J'ai même assisté à un séminaire de fiscalité à l'université de Bâle en dialecte et j'ai eu du mal à suivre !
2. « Il est difficile d'imaginer qu'un jour l'allemand puisse devenir une langue nationale en France à côté du français ». Mais où avez-vous vu cela ? Qui demande cela ?

Et enfin passionnel :

Je constate et déplore la continuation de débats enflammés qui me lassent. Pour cette raison, j'ai soigneusement évité de m'inscrire dans la commission « politique linguistique ». Je ne comprends pas le débat... puisque la cause me paraît entendue. Je trouve la discussion stérile vu le peu de répercussions concrètes. Je constate que d'excellents esprits se

chamaillent (parfois durement) ce qui m'inquiète : les disputes théologiques (encore un domaine où je suis incompetent) ouvrent trop souvent sur de vraies guerres (de religion...). Et mon ascendance helvétique (que je m'attribue sans preuve) me recommande une obligation de réserve.

Par contre, comme le disait déjà Térence (poète latin du 2e siècle avant notre ère) « rien d'humain ne m'est étranger ». C'est pour cette question que je m'interroge sur l'incendie linguistique en question. Pour moi qui considère le débat clos, je ne vois qu'une solution : la dispute n'est pas le constat de l'utilisation de l'allemand standard dans l'écrit régional, mais le ressenti collectif et individuel des Alsaciens.

Et là, je convoque Frédéric Hoffet et sa « Psychanalyse de l'Alsace ». Comme vous le savez, il était tout sauf psychanalyste... et pourtant!!! Et cela n'a rien à voir avec une psychanalyse de hall de gare.

Là aussi tout est dit et il serait présomptueux de ma part d'ajouter quoi que ce soit.

Sur le plan individuel, il n'est pas interdit de penser que des attitudes, des prises de position incompréhensibles pour les autres, trouvent leur source, leur explication dans l'inconscient de chacun, refoulé depuis la prime enfance...

Beaucoup d'Alsaciens aujourd'hui d'âge mûr ont été naguère encore traités de « boches » et se croyaient coupables d'avoir à porter l'infamie d'un régime honni. Et pour s'évader de cette chape de plomb, la défense consistait en un super-patriotisme...

Vous savez tout cela et l'analyse n'est pas de moi.

Pour ma part, quand j'étais victime de certains propos, je demandais simplement à son auteur: « mais pourquoi dis-tu cela ? Que cherches-tu à démontrer ? » Et tout s'arrêtait là...

Ah la psychanalyse !!!

Merci, cher Monsieur, de m'avoir lu...

Patrick Kintz